

le desesperado, celui qu'elle a sauvé de la mort la trompe. Douleur. Jalousie. Séparation. Calamity se bat en vain. « C'est moi qu'il aime », hurle-t-elle au visage poudré de sa rivale, qui répond aussi sec : « Personne n'appartient à personne. Il a envie de se payer du bon temps... je peux le lui offrir. » Pas pour très longtemps. Pan ! Pan ! Wild Bill s'écroule. Il a failli à la règle n° 1 du bon joueur de poker : toujours s'asseoir le dos au mur. Calamity fond sur lui, en larmes.

« Il n'y a pas de forme théâtrale précise dans « La Ballade de Calamity Jane » : théâtre, variétés, musique, tout est mélangé. Calamity ne peut pas chanter n'importe quoi, affirme Anne. J'ai donc écrit des chansons sobres. » Des chansons qui viendront soutenir, intensifier les scènes ; commenter ici, rajouter là des éléments de sa vie au Far West. Comme celle qui



**Anne Sylvestre et Odile Roire jouent au poker.**

décrit toute la souffrance de la jeune femme. Anne entoure de ses bras Odile et chante doucement. Jane, dans sa maturité, consolant sa jeunesse. Très belle scène.

A l'aube, près d'un relais de diligence ! Calamity donne le sein à son bébé. Deux voyageurs, chics, pas du genre cow-boy, sortent de l'ombre en trombe. Présentations. « Bonjour monsieur. » Raté : c'est une dame. Excu-

ses. On cause, on partage le casse-croûte (Calamity les force à manger ses gâteaux, fameuse scène de Lucky Luke), tout va bien. Parade foraine, scène de saloon, cirque, en première partie. Tromperie, abandon, alcoolisme, après l'entracte, c'est la dégringolade. Après avoir « couru le monde », Calamity se retrouve seule avec son cheval et son fusil. Il fait nuit dans la prairie. Odile Roire, plus poignante que jamais, plus vrate que nature, maudit Wild Bill passionnément

aimé et, dans une lettre à Janey, livre sa vision du monde : « Ce n'est pas le nombre de jupons qui fait la femme... c'est la fierté et l'indépendance. » Chapeau poussiéreux, manteau élimé et baluchon à la main, Anne Sylvestre prend le relais. Revenue de loin, Calamity raconte ce qu'elle a vécu pendant toutes ces années d'absence. Fatiguée, esseulée, déçue, elle se meurt. Archibald Rossignol, son confident et ami, l'écoute mais ne la comprend pas toujours. L'a-t-on jamais comprise ? A son enterrement, en rase campagne, le passage d'un bison déclenche une fusillade. Rossignol resté seul se recueille : « Je ferme les yeux, Calamity Jane, et tu galopes pour toujours dans ma mémoire. » Et dans la nôtre !

**Amélie RUFENACHT**

Bataclan, 50, boulevard Voltaire, du 16 novembre au 31 décembre. Tél. : 47.00.30.12. 180 F la place.